

La Planète des singes, de Franklin J. Schafner

Tiré d'un roman assez médiocre, ce chef-d'œuvre inégalé de la science-fiction, tourné en 1967 par Franklin Schafner (réalisateur du fabuleux *Papillon*), fit sensation et engendra une infinité de sous-produits, d'avatars informes, ou juste distrayants, ainsi qu'un clone récent qui, à l'instar de la malheureuse brebis Dolly, ne fera pas long feu... Charlton Eston y trouva son plus beau rôle et, si l'on en juge par ses engagements politiques personnels, n'y comprit strictement rien. Car *La Planète des Singes* est tout simplement le film le plus subversif, les plus incorrect jamais tourné : c'est un pamphlet luddite, antimoderne et antiprogressiste d'une très grande intelligence qui dénonce la logique intrinsèque de notre civilisation. Il n'est d'ailleurs pas anodin que les épisodes suivants aient été si « proactivement » fades et qu'ils aient mis en branle tous les mécanismes, tous les anticorps cinématographiques – devenus depuis des classiques – par lesquels on annule un message vraiment dangereux, vraiment hérétique. Ainsi fit-on oublier la critique radicale du progrès, c'est-à-dire de l'absence de limites dans la volonté de pouvoir de l'espèce humaine – dont le nucléaire était, dans les années soixante, la manifestation la plus visible – en flattant le libertarisme adolescentin du public de l'époque.



Franklin J. Schafner



De fait, la formidable mise en garde délivrée par le personnage, à la fois odieux et, au fond, très lucide, très sage, du Docteur Zaïus se transformait, dans les quatre épisodes qui suivirent, en un *Space Opera* des droits civiques où le destin d'une espèce se retrouvait prisonnière du destin individuel d'un singe-qui-savait-parler et d'une prophétie autoréalisatrice.

J'éprouve une grande fascination pour le Docteur Zaïus, hybride (inacceptable de nos jours) d'un théologien et d'un scientifique, parce qu'il est irréductible à une figure du mal ou du bien. Il me fascine parce que sa sagesse est sans espoir. En effet, pour l'essentiel, Zaïus a raison ; il a raison de mentir et de cacher la vérité (les hommes ont dominé les singes avant de s'autodétruire) à son peuple, d'imposer des dogmes qui sont aussi des verrous de sécurité ; il sait qu'en savoir trop c'est aussi, bien souvent, voire irrémédiablement, en *pouvoir* trop ; il sait que le pouvoir soumet ou détruit toujours ceux qui ont la prétention de l'accumuler ou de le maîtriser, en particulier si c'est un pouvoir de type technique ; il sait aussi que les singes ne sont pas foncièrement différents des hommes, partant que les erreurs de ceux-ci peuvent aisément devenir les erreurs de ceux-là. En bridant les volontés individuelles (notamment des savants chimpanzés),

Zaïus veut préserver l'existence collective, celle de son espèce. Cependant, ce qui est implicitement présenté comme le prix à payer pour atteindre cet objectif - l'esclavage des humains dégénérés et, pour les singes, l'organisation d'une société de castes étroites, si ce n'est raciste – n'est en définitive qu'un déplacement du pouvoir, pas son annulation.

Quant aux scientifiques chimpanzés, personnalités de prime abord très attachantes mais aussi figures caricaturales du savant scientifique, pur, scrupuleux et, au fond, innocent, à bien y repenser, ils font froid dans le dos puisque ce qu'ils découvrent sur les hommes, ils le font en usant de tortures particulièrement cruelles (celles de la vivisection), autrement dit, en niant la dignité des êtres qu'ils étudient (ce qui leur posera problème dans le retournement de situation de l'épisode III de la *Planète des singes*). De fait, la dignité d'un être ne tient-elle pas dans une forme de sacralité qui exclut certains types de savoirs à son égard, donc de pratiques qui tendent à l'objectiver ?

Frédéric DUFOING